CHARLOTTE

CASIRAGHI

ROBERT

MAGGIORI

* * *

ARCHIPEL DES PASSIONS

SEUIL

ARCHIPEL DES PASSIONS

CHARLOTTE

CASIRAGHI

ROBERT

MAGGIORI

* * *

ARCHIPEL DES PASSIONS

SEUIL

ISBN 978-2-02-133577-4

© Éditions du Seuil, mars 2018

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.355-2 et suivants du Code de propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À mon frère Joseph †

À mon père Stephano †

PRÉFACE

* * *

LA NUIT DES PASSIONS

Intensité, intensité dans l'unité,
voilà ce qui est indispensable.
Il y a un certain seuil à partir duquel,
mais *pas avant*, une pensée-sentiment compte,
compte autrement, compte vraiment
et *prend un pouvoir*. Elle pourra même rayonner…

Henri Michaux,
« Pouvoirs », in *Passages* (1950),
Gallimard, « La Pléiade », 1959.

Il arrive qu'un professeur et son élève ne se séparent pas. Certes, ils se quittent, s'éloignent, vont leur chemin – mais ils ne se séparent pas, car ce qu'ils se sont transmis, ce qu'ils ont échangé continue de mûrir. Quelque chose de semblable nous est arrivé : une rencontre, apparue dans son évidence parce qu'elle était authentique et ouvrait aussitôt une histoire. Muée en amitié, elle a fait que se poursuive, au-delà du cadre scolaire, le travail de transmission et d'échange, et s'est au jour le jour enrichie d'infinies discussions, débats, conversations débridées, fous rires – à cet instant même, nous sommes en train de couper maladroitement des tranches de saucisson des Abruzzes –, divagations, lectures, bavardages, vraies polémiques, fausses querelles…

– Toi tu m'énerves, avec tes citations de Jankélévitch…

– Toi tu te réfères toujours à la psychanalyse et à la poésie…

– Je voudrais te faire comprendre la matière du sentiment, qui ne passe pas par une construction purement intellectuelle

mais par le corps et par les sens. Tu vois, si on prend l'extase, par exemple…

– Bon arrête, on verra après…

Un jour l'idée nous est venue de mettre par écrit ce qui germait de nos dialogues, lesquels souvent allaient tous azimuts mais revenaient toujours à la question du sensible, de ce qui nous affecte, des frontières ou de l'absence de frontière entre les émotions, de leur logique, de leur confusion parfois…

– Mais pourquoi n'y a-t-il pas de mot pour signifier ce qu'il y a entre l'amour et l'amitié ?

– Même dans les autres langues ?

– Faudra chercher…

– Ça va être une galère d'écrire à quatre mains, non ?

Nous ne voulions rien démontrer, ni donner quelque conseil que ce soit à quiconque, aucune prescription, nous ne voulions pas énoncer des jugements de valeur, ni prétendre enseigner à maîtriser les passions, ni distinguer ce qui est bien de ce qui mal, ou dire comment « on peut aller mieux »…

– Pourtant c'est bien, les « recettes du bonheur » !

– C'est cela, oui, mais moi, je préfère les livres de cuisine…

Il nous semblait aussi que la philosophie – puisque c'est par elle que notre rencontre avait eu lieu et se continuait – ne pouvait pas être un simple exercice conceptuel, qu'elle était enracinée dans la terre du sensible, de l'émotion, de l'affect, de la sensation, des états d'âme, voire dans la matière parfois mystérieuse des souvenirs et des rêves, qu'elle était, en d'autres termes, *vécue* et non seulement pensée, et qu'il était intéressant de saisir ce moment où un affect, touché par un « je-ne-sais-quoi », d'une part, dérive, s'altère, devient autre que lui-même, et, d'autre part, bascule dans son régime passionnel, brûle, emporte, déporte vers l'inconnu, l'immaîtrisable.

Alors nous avons dessiné des îles.

Mais si la parole et l'écrit pouvaient avoir la fluidité du temps, nous aurions tenté de représenter un archipel, avec ses isthmes et ses détroits, ses récifs et ses chenaux, les vagues et les courants

qui divergent, convergent, se mêlent… À une cartographie des passions, nous eussions ainsi substitué une dynamique des fluides passionnels, émotionnels, affectifs, sentimentaux.

– Vivre n'est rien d'autre qu'éprouver, ou « sentir » ?

– On peut le penser, oui. Mais il faudrait que « sentir » soit entendu au sens où l'entendait la philosophe espagnole María Zambrano : comme la faculté que *nous sommes*, primordiale par rapport aux facultés que nous *avons*, telle la pensée.

Ce qui s'éprouve, ainsi que chacun en fait l'expérience, éclate dans des champs d'intensités qui s'ouvrent en nous et devant nous, qui non seulement ne se laissent pas nommer de façon univoque, ni maîtriser, parce que pris dans un flux où se perçoivent encore les rives de « ce qu'on a vécu » et où s'entrevoient déjà les linéaments de « ce qu'on va vivre », mais se présentent – ou plutôt fuient – sous forme d'entrelacs où s'enchevêtrent sensations et sentiments, pensées et rêveries, imaginations, émotions et passions. Rien n'est jamais seul et circonscrit. Une douleur, par exemple, n'est jamais « pure », car, au moment même où elle s'éprouve, elle est déjà captée par la pensée, qui lui donne ou non son retentissement subjectif, en fait aussitôt, autrement dit, une souffrance : je ne sais pas même ce que cette chute a cassé de mon bras mais déjà je me pense invalide et, tout en criant de douleur, je songe aux difficultés que j'aurai à aller travailler. De même, aucune pensée n'est jamais totalement « abstraite », et elle ne pense que « touchée », libérée, entravée, alourdie, assombrie, éclairée par le chagrin, les souvenirs, la fatigue, le plaisir, la maladie, et même un simple éternuement, dont William James disait qu'il efface un instant tous les états d'âme. Autrement dit, la phrase des affects, des dispositions d'esprit, des passions, des sensations non seulement n'a pas de point, mais pas davantage de grammaire ou de syntaxe – ni même de portée, où les notes peuvent au moins se lire à la suite avant que leurs sons ne s'embrassent et ne se fondent l'un dans l'autre.

– Bergson le dit dans les premières pages de *L'Évolution créatrice*…

– Oui, il faudra le citer : « Or, des états ainsi définis on peut dire qu'ils ne sont pas des éléments distincts. Ils se continuent les uns les autres en un écoulement sans fin », dans « une fluidité de nuances fuyantes qui empiètent les unes sur les autres ».

Rien, en effet, ne « succède à », tout s'enchevêtre, se superpose. Non pas seulement, toutefois, comme « passage » d'un sentiment ou d'une volition à l'autre, mais comme contagion d'un sentiment par un autre, subtiles et insoupçonnées métamorphoses d'un sentiment en un autre que lui-même. Il n'y a pas de sentiment de dégoût qui ne soit veiné de quelque attirance, ni de haine vide de tout amour, ni de tendresse qui suive ou précède la cruauté, car l'une est déjà là quand l'autre croit encore s'exercer. C'est cette succession des sensations, des sentiments, des représentations, des volitions, qui fait la vie affective, la vie « sensible », soit *la vie tout court*, puisque la pensée logique et la plus libre faculté d'imagination sont elles aussi « altérées » par le flux des affects. On pense mal, parfois, non quand on n'a pas d'idées, mais quand on a froid.

– Dans la tradition philosophique, on a sans cesse voulu séparer le corps et l'esprit, le physique et le psychique, on a tenté de tracer des limites entre ce qui serait affect et ce qui serait sensation, sentiment ou émotion…

En réalité, dans cet enchevêtrement permanent de contrastes et de nuances des expériences vécues, il est bien malaisé – d'autant plus que changent aussi sans cesse leurs intensités et leurs densités – de repérer le passage entre ce qui les unit et ce qui les sépare, de saisir l'instant où elles « mutent », de tracer une frontière au-delà de laquelle tel sentiment, émotion, désir, pulsion ou disposition d'esprit se transformerait en son contraire ou en un sentiment approchant, et donc de dégager un improbable et imprévisible espace qui serait celui de la « rencontre » avec la vie sensible, comme si celle-ci était faite de « moments » séparés et d'affects aisément discernables ou reconnaissables. Suis-je vraiment sûr de ne point éprouver de sentiment d'amour quand je déteste, d'aimer vraiment quand je ne fais qu'adorer, d'être jaloux quand j'envie, d'être bienveillant

alors que seul un égoïsme déguisé m'anime ? Comment, dans ces conditions, ne pas renoncer à une « géométrie » qui à la pitié, à l'extase, à la tristesse, à la méchanceté, à la cruauté, à la gentillesse, à l'amitié, à la pudeur, à la prudence, à la médisance, au courage, à la douceur, attribuerait son propre territoire, borné par de hauts murs impénétrables ?

– Nous essaierons de « donner à voir » ce que pourrait être un archipel des « vécus »... Ce n'est pas une mince affaire !

– Tu as raison, encore faut-il espérer que nous aurons des lecteurs bienveillants, qui seront attentifs aux passerelles parfois branlantes qui permettent d'aller de l'un à l'autre, des lecteurs sensibles aux « courants » qui emportent vers l'un ou détournent de l'autre, et aillent sans ordre d'une île à l'autre...

Est-ce là l'aveu de l'impossibilité de *dé-finir* le monde affectif, pour la raison qu'il serait irrationnel, déréglé, extravagant et relèverait de l'épanchement « romantique » ?

– Mais non !

Le sentiment ou l'affect peuvent évidemment être décrits selon des typologies ou des caractéristiques générales, mais plus difficilement lorsqu'ils sont « électrisés » ou rendus incandescents par la passion, laquelle projette le sujet sur une scène où il est pris de vertige, où il ne sait plus lui-même « ce qui lui arrive » et invente pour s'apaiser des causes imaginaires qui l'enferment dans la prison de l'« inexprimé ». Il est quelque chose qui ressemble à une « logique », mais celle-ci est peu visible et difficile à connaître, parce qu'elle est inhérente à chaque sujet, à toutes les modalités d'expression de soi, de manifestations de sa volonté, d'irruptions de son désir, d'effraction de ses fantasmes, parce qu'elle est enveloppée dans la nuit de chaque être. Et peut-être, surtout, parce que la « vérité » de ce qu'on vit n'est jamais en celui qui la vit mais dans les « yeux », le cœur, la parole d'autrui : c'est moi qui suis méchant ou gentil, mesquin ou généreux, haineux ou amoureux, mais c'est l'autre qui sait que ma gentillesse est gentillesse, ma méchanceté méchanceté, mon amour amour... Pour s'orienter dans l'archipel

des émotions et des passions, il faut aussi regarder vers l'est, vers l'orient de l'éthique.

– Ça me fait un peu peur ! Tout parle des sentiments et des passions : classiques de la philosophie, essais, études psychologiques, films, romans, chansons…

– Tu veux dire que cela devrait nous dissuader de prétendre ajouter une goutte à l'océan ?

– Exactement ! Mais il y a peut-être quelque raison raisonnable de se lancer dans une entreprise aussi irraisonnable. Tu ne crois pas que le statut même de l'« affectif » a quelque peu changé, en épousant d'ailleurs les métamorphoses de la société elle-même et de l'esprit du temps ?

On sait comment un sociologue tel que Zygmunt Bauman a décrit ces métamorphoses en parlant de « société liquide » : une société est dite liquide quand les situations dans lesquelles les hommes se trouvent et agissent se modifient avant même que leurs façons d'agir ne parviennent à se consolider en procédures et habitudes. Cette société est apparue lorsque, à l'ère solide des producteurs, s'est substituée l'ère des consommateurs, qui a fluidifié la vie elle-même, en a fait une vie frénétique, incertaine, précaire, « pressée », rendant ainsi l'individu incapable de tirer un enseignement durable de ses propres expériences parce que le cadre et les conditions dans lesquelles elles se sont déroulées changent sans cesse. Aussi ne vivons-nous plus dans des sociétés immeubles, dures, qui correspondaient à la phase *solide* de la modernité, à la construction de la nation, à l'imperméabilité des frontières, à la verticalité du principe de souveraineté, à la stabilité des institutions, les monopoles de l'information, la centralité des partis, des syndicats, etc., mais dans des sociétés à extériorité molle, correspondant à la modernité changeante et kaléidoscopique, au multiculturalisme, au brassage des populations, à la disparition virtuelle des distances spatiales, à la communication immédiate, aux interconnexions en réseau, constantes mais modifiables sans cesse.

– Dans ce contexte, on ne sait plus du tout ce qui a de l'*importance*.

– N'est pas tellement important ce qui, par son impact, transforme la réalité, laquelle semble se transformer toute seule ou s'évaporer dans le flux des informations, mais ce qui « retient », ce qui, d'une certaine façon, arrête le temps, ou suscite « une minute de silence ».

– Ce qui retient, c'est l'émotion.

L'événement le plus « important » est celui qui frappe davantage la sensibilité publique et provoque le maximum d'émotion(s). Ce qui explique, par exemple, qu'en dix ans, selon une enquête de l'INA, la présence des faits divers dans les journaux télévisés ait augmenté de… 73 % ! La *captation émotionnelle* passe par toutes les voies, la presse écrite, les canaux audiovisuels, les réseaux sociaux, s'exerce dans tous les domaines, politique, économique, culturel, social, sportif, religieux même, et a suscité un nouveau mode d'exercice des pouvoirs – le *gouvernement des émotions* – tout autant qu'une manière émotionnelle de les subir. Il n'importe pas tant, aujourd'hui, dans la « démocratie » des réseaux sociaux et de la « réaction » généralisée, de donner son avis – de toute façon chacun d'entre nous donne le sien à la moindre occasion, si bien qu'ils se détruisent tous – que d'exprimer son « sentiment », son émotion, son bouleversement, sa compassion, sa peur, ses angoisses… Cette sommation à l'*expression* émotionnelle et compassionnelle a fini par effacer toutes les nuances – l'amour ou l'amitié tendent à n'être que des *like* – et à rendre inessentielle la façon dont les sentiments, justement, s'*impriment*, se créent, se mêlent dans les « viscères » (María Zambrano) de la vie affective, sourdent de la nuit de chaque être.

C'est ainsi qu'il nous a paru qu'il était opportun de « revenir » sur ce qu'étaient, en soi et dans la parole de l'autre, la compassion ou la pitié, la modestie, la douceur ou l'arrogance, l'amitié ou l'amour… Nous l'avons fait sans prétention, en mêlant les styles et les approches, tantôt démonstratives, tantôt descriptives, philosophiques, psychanalytiques, parfois poétiques. Nous ne voulions rien « montrer », si ce n'est que « respecter » les émotions, les

sentiments, les passions ou certaines dispositions d'esprit, c'était aussi accepter ce que chacun a de plus secret, s'accepter dans ce qu'on a de plus contradictoire, de plus fragile, de plus humain, de plus inhumain aussi, et être à même d'accueillir, se détachant sur un fond d'inconnu, l'autre.

Fontainebleau-Paris-Monaco, été 2017

* * *

Nous écrivions ces lignes lorsque nous avons appris la mort tragique d'Anne Dufourmantelle, philosophe et psychanalyste, à laquelle nous étions tous deux très liés. Elle ne quittera jamais notre mémoire, ni notre cœur.

PREMIÈRE PARTIE

* * *

L'INTENTION BIENVEILLANTE

AMOUR

* * *

D'où vient l'amour ;
où a-t-il son origine et sa source ;
où est sa patrie, le lieu d'où il émane ?
Ce lieu est secret, ou dans le secret.

Søren Kierkegaard,
Les Œuvres de l'amour,
in *Œuvres complètes*, 14, L'Orante, p. 8.

Pauvres porcs-épics. Comment font-ils pour se protéger du vent glacial ? Ils se rapprochent les uns des autres, créant leur propre chaleur. Mais s'ils se rapprochent, ils se piquent. S'ils s'éloignent, ils ont froid. Schopenhauer voyait là une métaphore de la vie des individus, « ballottés de çà et de là entre les deux souffrances » (*Aphorismes sur la sagesse dans la vie* [1851], traduction de Jean Alexandre Cantacuzène revue par Richard Roos, PUF, « Quadrige », 1983, p. 105). La question est celle de la *bonne distance*. Le « besoin de société » la requiert avant tout. « Né du vide et de la monotonie de leur propre intérieur », « un tel besoin », note amèrement Schopenhauer, « pousse les hommes les uns vers les autres, mais leurs nombreuses qualités repoussantes et leurs insupportables défauts les dispersent de nouveau ».

On a bien trouvé quelque expédient pour favoriser le « chauffage mutuel », et rendre la vie en commun possible, sinon satisfaisante : on a par exemple inventé « la politesse et les bonnes manières ». Cela paraît bien peu pour neutraliser toutes les formes de détestation, l'envie, la rivalité, la haine qui éloignent les hommes au point

de les rendre étrangers et indifférents les uns aux autres, ennemis. Mais lorsque les personnes sont déjà « proches », parce que tenues par une attirance réciproque, une sympathie, voire liées par des sentiments de camaraderie, d'amitié, d'amour, à quelle « distance » doivent-elles se placer l'une vis-à-vis de l'autre ? Spontanément, on pense que la plus infime est celle qui « ne-sépare-presque-pas » l'amant(e) et l'aimé(e), puisqu'il n'est pas rare qu'on prétende qu'ils « ne font plus qu'un ». Mais ce n'est pas si sûr.

Incertaine est d'abord la distance à laquelle il faut situer cet objet protéiforme qu'est l'amour quand on veut simplement l'analyser. Celui qui n'aime guère, qui n'aime rien ni personne, s'il s'avisait de le faire, ne dresserait autour de lui que des cathédrales conceptuelles vides et glaciales. Et l'amant, ou l'amoureux, n'est pas mieux placé. D'ailleurs on le dit aveugle. Le cœur en flammes et l'esprit embrumé, il ne décrirait, avec peine, que son propre émoi. Assurément, l'amour compte parmi ces réalités sans confins qui, vécues, troublent ou désorientent la pensée, et, pensées, perdent ce qu'elles devraient avoir d'intensément vivant.

Aussi la tentation est-elle forte de ne dire mot, de laisser au mystère son mystère, ou de se résoudre à l'idée que parler de l'amour, comme du temps, de la mort ou de Dieu, c'est toujours « parler d'autre chose ». Mais parler d'« autre chose », est-ce vraiment vain ? Si ce n'est définir, ni circonscrire, c'est au moins circumnaviguer, errer, aller comme ces moines gyrovagues sans demeure, de monastère en monastère, flâner, tourner autour, rencontrer les faux-amis, faire cueillette d'homologies, de synonymies, et, peut-être, trouver pourquoi entre amitié et amour il n'y a de place pour rien, quand chacun sent bien, en vivant l'un et l'autre de ces sentiments, qu'il y a une infinité de nuances, de l'amitié amoureuse à l'amour… platonique, la dilection, l'attachement, l'affection, la tendresse, la bénévolence, la « cordialité », l'affinité, l'intimité, le béguin, la toquade, l'entichement, la prédilection, la sympathie.

Peut-être faudrait-il pratiquer cette approche que les théologiens appelaient « apophatique », et qui consiste à dire non ce qu'une chose – ou Dieu – *est*, mais ce qu'elle *n'est pas*. Saura-t-on jamais ce que l'amour n'est pas, cependant, s'il est hétérogène, si proprement infinie est la gamme de ses modulations, si, accompagné du moindre adverbe, il peut s'appliquer à tout, aux voyages, à la lecture, à l'odeur de l'encens, au rock'n'roll, au chocolat, aux nymphéas bleus de Monet, aux personnes qu'on aime bien et aux *orecchiette al pesto* qu'on aime beaucoup ? Et à qui demander témoignage ? Quels documents consulter dans l'océan des œuvres, romans-fleuves, poèmes elliptiques, symphonies, opéras et chansonnettes, traités de physiologie, journaux intimes, films, lettres, sculptures, tableaux et fresques que l'homme a depuis toujours élaborés pour chanter l'amour, ses joies, ses affres, sa folie, sa douleur ou ses traquenards, percer ses illusions, pleurer ses parodies et ses simulacres, louer la force et la vie qu'il donne à tout homme ? Il n'y a rien d'humain sans amour. Tout devient indéchiffrable, nébuleux, tout se fait dans l'excès et le chaos dès que l'amour se mêle – ou l'un de ses faux frères.

L'un des paradoxes de l'amour, c'est qu'il n'a qu'un verbe pour se dire, et que toutes les expressions langagières qui tentent de le traduire le trahissent. On ne peut pas même lui accoler un adverbe ! Il ferait une drôle de tête, l'être aimé, si l'amant lui déclarait : je t'aime bien, je t'aime beaucoup, je t'aime modérément, à certains égards… ! Aussi, pour savoir ce que l'amour n'est pas, ne semble-t-il pas insensé d'aller cueillir dans certaines expressions communes, le (non-)sens que la culture tout au long des siècles a déposé en elles. D'autant que le rapport entre l'amour et le langage n'est pas anodin. Il n'est pas juste, bien sûr, de dire, comme Bachelard, que « l'amour, c'est la lettre d'amour », et les fautes d'orthographe ne sont pas proportionnelles aux maladresses, aux gestes indélicats, aux manquements amoureux : aujourd'hui, d'ailleurs, la déclaration d'amour (ou de rupture) par sms a déformé tous les liens entre le sentiment et sa traduction langagière ou iconique.

Dis-moi que tu m'aimes

Fait social, l'amour n'est pas séparable de son expression verbale, artistique, littéraire, musicale. D'une certaine façon, c'est le langage qui le fait émerger, avec le premier, difficile, tremblant « je t'aime ». Il serait inconcevable que l'amour ne se dise jamais, ni par un mot, ni par un geste ou une intention (toujours intimes, parfois « renforcés » par des signes sociaux : envoi de fleurs, de chocolats en forme de petits cœurs lors de fêtes censées célébrer l'amour). Mais le « je t'aime » est curieux. Il n'a aucune des fonctions du langage, ni expressive (s'il communique une « information », il suffirait de le dire une seule et unique fois), ni conative, ni référentielle, ni métalinguistique, ni, encore moins, phatique – bien que la répétition incessante (« Je t'aime – Moi aussi – Tu m'aimes ? – Oui, je t'aime, et toi ? », etc.) finisse parfois par ressembler au dialogue de familiarité sociale : « Bonjour, ça va ? – Oui, ça va, et vous ? – Ça va ! » De plus, le langage amoureux – hors le premier mot, le premier baiser – perd son sens s'il ne s'adresse pas à quelqu'un qui… aime déjà : écouté de l'extérieur, le dialogue amoureux apparaît souvent ridicule, mièvre, charmant tout au plus.

Il arrive aussi qu'il pervertisse la relation amoureuse, qu'il submerge le sentiment sous des flots de paroles : au lieu d'aimer l'autre, l'amant s'aime lui-même parlant d'amour, ou aime juste parler d'amour, cesse d'aimer pour séduire, comme le fait, justement, le beau parleur, ou le dragueur, le don Juan… Étant donné qu'il n'a pas de vocabulaire propre, l'amour utilise des métaphores, des figures, des symboles, des allégories – ou bien pousse le langage vers ses extrêmes, le chant et le cri d'amour, d'une part, le silence et le chuchotement, d'autre part. Dans un cas la parole s'épaissit, enfle, se fait chant – comme pour être entendue du monde entier, qu'elle prend à témoin de l'immensité du sentiment –, dans l'autre, elle se fait *flautus vocis*, murmure – « la taciturnité est la parole de l'amour », disait saint François de Sales –, susurrement inaudible, secret, comme pour rendre plus intime, intransmissible, unique,

la relation des amants. La parole n'arrive pas à dire l'amour, mais l'amour n'arrive pas à se passer de la parole.

Je sais que je t'aime

L'amour s'éprouve, se « sent », avant même qu'il ait à se dire. Mais est-ce qu'il se « sait » ? Parfois la conscience oblige le sentiment à un retour réflexif sur lui-même, pour créer le « ressentiment », ou le savoir du sentiment, qui risque d'être davantage savoir que sentiment. L'amour se choisit lui-même comme objet d'amour, devient, comme l'a si bien vu saint Augustin, *amor amoris* : ce que j'aime ce n'est pas tant l'autre que le fait même d'aimer. Dès lors, l'objet d'amour compte peu, ou est interchangeable : aussi le faux amant peut-il folâtrer, il n'aime personne d'autre que lui-même, n'aime que le fait de se savoir amoureux.

J'ai rencontré l'âme sœur

On l'entend parfois : nous nous sommes rencontrés parce que nous nous ressemblons, nous avons les mêmes goûts, les mêmes répulsions, les mêmes idéaux, nous aimons les mêmes lieux de vacances, la même musique et les mêmes films. Voilà qui plairait à Empédocle : l'attirance des semblables. Mais voilà aussi qui messied à l'amour, car aimer l'autre parce qu'il est « comme moi », c'est établir une relation primitive, quasi biologique, et narcissique, qui au lieu de me faire aller vers l'autre me fait, tel un boomerang, revenir vers moi. Ce que j'aime en toi, c'est que tu sois un autre moi, en qui je peux me regarder et m'admirer comme dans un miroir, et m'aimer deux fois, en moi et en toi. Amour sans altérité, amour sans oblativité, amour qui tourne en rond, jusqu'à l'inanition.

On se complète, nous deux…

L'amour pour celui ou celle qui « n'est pas comme moi » semble être une sorte de victoire sur la répulsion primitive que suscitent la différence et la dissemblance. Mais l'attraction des contraires, chère cette fois à Héraclite, peut également traduire une forme inauthentique d'amour : je recherche l'autre parce qu'il est « ce qui me manque », ce qui manque à ma propre complétude – comme si

je voulais restaurer une unité perdue, un Moi parfait auquel il ne manque rien. Dès lors, c'est le Moi qui est aimé par le Moi – non l'autre, qui de l'amour n'est que l'« angle complémentaire ».

Tu as de beaux yeux, tu sais…

Quelle maman (ou papa) ne trouve son enfant le plus beau du monde ? Évidemment, c'est parce que les parents l'aiment qu'il est beau, et il ne viendrait à l'idée de personne de dire qu'ils l'aiment parce qu'il est beau. Les qualités, les talents, les dons, les facultés d'une personne ne peuvent jamais être cause du sentiment amoureux. On ne peut dire aimer quelqu'un parce qu'il joue bien de la guitare ou a un physique d'athlète, car cela impliquerait que si un accident quelconque venait paralyser la main ou le temps flétrir son corps, l'amour cesserait. La personne est aimée pour ce qu'elle est, non pour ce qu'elle a – les qualités adjectivales motivant plutôt l'admiration ou l'adoration. Quand on est enclin à « sélectionner » – ce que j'aime en toi, ce sont tes beaux yeux, la forme de tes mains, l'odeur de ta peau, ta drôlerie, ce que j'aime moins, c'est le ton de ta voix, ta distraction, ton irritabilité, ton manque de tact… –, on est plutôt un amateur qu'un amant, qui, lui, « élit » la personne tout entière.

Loin des yeux, loin du cœur

La distance amoureuse, dans le temps et dans l'espace, n'a rien à voir avec la distance amicale, ni avec la distance de connaissance. La distance amicale ne connaît pas la séparation dans le temps, aussi longue soit-elle : on reconnaît même l'amitié au fait qu'elle n'est pas dégradée par l'éloignement (c'est d'ailleurs la raison pour laquelle existent tant d'« amis d'enfance ») : les amis se retrouvent après une longue absence, et reprennent leur discussion là ils l'avaient laissée ! Quant à la connaissance, elle exige, afin de pas être floue, de se fixer à un point précis, à la bonne « focale » : myope ou hypermétrope, je rapproche ou j'éloigne de mes yeux la page écrite jusqu'à ce que toutes les lettres apparaissent nettes. Contrairement à l'amitié, l'amour supporte mal l'éloignement géographique ou l'absence, parce que le contact physique, la caresse, le

toucher, l'étreinte, la jouissance, l'orgasme, s'ils ne sont pas nécessaires à son existence même – on peut aimer, dit-on, de façon platonique –, sont exigés par le corps, qui doit exulter comme le cœur doit battre et la tête s'enfiévrer. Loin des yeux, l'aimé(e) reste aimé(e) : mais l'amant(e) sent son amour se restreindre et se rabougrir de ne pouvoir faire frémir et jouir le corps de l'autre, de ne pouvoir chaque jour lui donner davantage. Cela contribue à faire que la distance amoureuse ne soit jamais « fixe » et ne connaisse aucun régime de croisière. Si elle fait alterner quotidiennement les moments de plus intime proximité et craintes soudaines (« je te sens loin »), la distance amative court pourtant deux dangers : une irrémédiable dualité (le froid « tête-à-tête » des petits déjeuners où l'on ne se parle pas) et la coïncidence parfaite (« nous sommes si proches que nous ne faisons plus qu'un »), car, dans le premier cas, il est à l'agonie – encore assistée par la vieille habitude d'« être ensemble », sinon de cohabiter – et, dans le second, il n'y a plus ni sujet qui aime ni objet aimé.

Nous sommes faits l'un pour l'autre

Il se peut qu'à force d'« attendre le prince charmant », il finisse par arriver – mais il n'est pas prince, et n'est pas celui qu'on attendait. La rencontre amoureuse ne peut correspondre à aucune attente, ni relever d'aucun « plan », d'aucune préméditation, elle ne dérive pas d'un rendez-vous fixé par le destin ou par quelque dieu : elle n'a pas de passé, elle advient miraculeusement, comme croisement inopiné de deux trajectoires dans l'espace infini de l'absence. Autrement dit, personne n'est fait pour personne – et si l'amour soudain éclôt, je me ferai pour toi et par toi, sans même demander que tu te fasses pour moi et par moi.

Je t'aime à la folie

L'amour n'a aucune finalité « utilitaire » : on n'aime pas *pour* – pour rester jeune, pour ne plus être seul, pour faire des enfants ou pour retrouver le soir quelqu'un qui vous attend. Et il n'a pas davantage de « raison », il est fou. C'est pourquoi il est vain de (se) demander pourquoi on aime : le moindre *parce que* est offensant – « parce

que tu es intelligent(e), parce que tu parles bien, parce que tu es gentil(le) –, car cela voudrait dire que les méchants et ceux qui parlent mal n'ont pas « droit » à l'amour. L'amour n'est pas un hommage à la valeur, celle justement que la raison peut « évaluer » : tout le monde mérite d'être aimé, simplement parce qu'il n'y a aucun mérite à aimer ni à être aimé.

Nous ne nous quitterons jamais

L'amour est extrémiste, il ne connaît ni juste milieu ni demi-mesure. Il n'y a pas de demi-amour, comme il n'y a pas de demi-confiance. Il ne peut, de même, être limité dans le temps, avoir une date de péremption. Qui oserait dire à l'aimé(e) qu'il (elle) l'aimerait pour un certain temps, jusqu'à l'année prochaine, trois mois ou cinq ans ? Quand on aime, on ne peut pas même imaginer la défaillance, la dégradation, la fin de son amour. Je t'aimerai toujours, nous ne nous quitterons jamais : on se quitte pourtant, et il faudrait un livre entier pour énumérer les raisons qui justifient qu'on le fasse. Mais puisqu'il est impossible que l'amour aime « un certain temps » et que, pendant qu'il aime, il envisage qu'il n'aimera plus « un jour », force est de conclure que ce qui finit ne peut pas être amour. L'amour est toujours « devant », la rencontre amoureuse toujours « à venir » – aventure.

Je l'aime et il(elle) m'aime

Puisque l'amour n'a pas de raison et est inconditionnel, il faut aussi exclure qu'aimer l'autre ait pour condition qu'il m'aime aussi. Un don gracieux n'a pas à être payé de retour, et l'amour n'attend guère comme récompense la réciprocité. Ce qui relève d'une sorte de prodige, et qui pourtant arrive chaque jour, c'est que j'aime telle personne et que celle-ci m'aime aussi – mais je ne l'aime pas *parce qu'*elle m'aime. L'essentiel est d'aim*er*, à la forme active, sans restrictions, ni limites, ni raisons, ni conditions. L'amour ne suit pas le couplage aimer / être aimé – je peux aimer quelqu'un qui ignore même mon existence –, mais la double transitivité du verbe aimer. Je t'aime beaucoup plus que tu ne m'aimes, tu m'aimes beaucoup plus que je ne t'aime, je t'aime

beaucoup plus que… : c'est ce mouvement qui enclenche la surenchère amoureuse, la dialectique infinie de l'activité d'aimer. C'est pourquoi aimer sans retour, « unilatéralement », traduit une forme authentique d'amour – mais un amour malheureux, non pas obéré par la misère de l'échec, mais étiolé par l'absence, justement, de « surenchère », qui monte par le mouvement même de deux désirs jamais satisfaits, et qui féconde l'amour qu'on a par l'amour qu'on reçoit.

Traditionnellement, on voit dans l'« échelle érotique » plusieurs degrés. Le plus bas serait celui de l'instinct, qui pousse à « posséder » les corps, quels qu'ils soient, et s'épuise dans la satisfaction physiologique, biologique. Sur un plan plus élevé, on trouverait ce qu'on peut appeler l'*énamourement*, suscité par la contemplation non pas tant de la beauté physique de la personne aimée, mais de la valorisation, ou « cristallisation », de ses qualités morales et intellectuelles. Au-dessus, serait l'amour pur, épuré de toute sexualité, portant non sur la personne elle-même mais sur ce qu'elle représente, la vertu, la sagesse. En ajoutant un échelon supplémentaire, l'amour serait amour de Dieu ou acquerrait en tout cas une dimension mystique. On voit, lorsqu'on sent en soi ce bouleversement que produit l'amour pour une personne réelle, que ces distinctions apparaissent chimériques et hors du monde. Mais elles permettent de préciser encore ce que l'amour n'est pas. Il apparaît ainsi (inutile de parler d'une « rechute » de l'âme dans le corps !) que l'amour, tout à la fois sentiment, sensibilité, sensualité et sexualité, n'est pas l'acte sexuel, qui peut se faire sans amour, être même mercenaire, et qui peut ne pas vouloir aller « plus haut » ni « plus loin » que la jouissance de soi ou la jouissance pour soi. Il n'est pas non plus, car une telle « ascèse » impliquerait que l'on s'éloignât de la matière et du « corps » dans lequel nous sommes immergés, *désir de beauté*, et ne naît pas de l'irradiation que les qualités morales ou intellectuelles de l'aimé(e) provoqueraient chez l'amant(e). Ni totalement immergé dans le physique, ni suscité ou orienté par une pure idée, sans chair ni os, l'amour se trouverait-il alors

dans l'*entre-deux*, allant incessamment de l'un à l'autre sans jamais coïncider ni avec l'un ni avec l'autre ?

Depuis Platon et *Le Banquet*, on sait que l'amour *va*, qu'il est tel un vagabond qui ne trouve jamais ni repos ni havre, car le propre de l'amour et du désir est justement de n'avoir pas de fin, de ne jamais trouver une « satisfaction » qui les apaise. Il ne va pas vers « Dieu », évidemment, ni vers une Idée ou un idéal, s'il est l'amour qu'une personne porte à une personne, ni même vers « l'humanité entière », car aimer tout le monde est la meilleure façon de n'aimer personne. S'il est sans cesse en mouvement, c'est qu'il se dirige vers l'autre, sans se fondre en lui, et revient vers soi, sans s'y retirer ou s'y enfermer pour prospérer solitairement et s'adorer lui-même. C'est dans ce mouvement vers soi – aboutissant à la *philautie*, à l'amour de soi-même – que se trouve sans doute le marqueur qui permet de reconnaître de façon presque infaillible les *faux-amis* de l'amour : si le sentiment amoureux vire de quelque façon que ce soit en narcissisme, s'il porte trace de la priorité donnée à soi sur l'autre, si, même en arrière-pensée, il songe à son bien avant de se soucier du bien de l'autre, alors ce sentiment n'est pas d'amour. Mais comment peut-on se déprendre de soi ? Comment peut-on exténuer et vider le moi sans courir le risque de se perdre comme sujet aimant, de ne plus avoir quoi que ce soit à donner à l'autre ?

Répétons-le : l'amour ce n'est pas *être aimé*, mais *aimer*, donner, et non pas recevoir, sauf par une grâce qu'on n'a pas demandée. Quelle que soit la multiplicité de ses définitions, l'amour est toujours une façon d'aller, de se déporter, s'exporter vers ce qui n'est pas soi, diriger son regard, et son attention, son intérêt, son « souci », vers une différence, une altérité, quelque chose d'« insaisissable ». Dans ce « transport », l'excès d'amour pour soi-même est comme un lest, un fardeau qui entrave l'élan vers l'autre. La logique *oblative* de l'amour est freinée par l'égoïsme vulgaire d'un pseudo-amant qui n'aime que lui-même, son plaisir, sa puissance, se condamne à la thésaurisation solitaire, et préfère imploser sous sa propre

pression plutôt que de céder une once de ses avoirs. Cela ne signifie pas qu'il doive « disparaître ». Mais se déprendre de soi, affirmer absolument la *préférabilité d'autrui* (affirmation « scandaleuse » posant une loi qui semble impossible à respecter, et que respecterait pourtant, le plus naturellement du monde, l'amour parental : quelle mère, dans une situation de danger mortel pour elle et son enfant, ne songerait d'abord à sauver l'enfant ?). Et renoncer aux formes d'arrogance, d'intérêt propre, de présomption, de maîtrise, de suffisance qui l'empêchent de donner priorité à l'autre, de devenir véritablement un *amant*, qui, à tous les instants, active en lui cette « énergie » qui éclaire l'aimé, l'anime des vertus qu'il lui donne, rend l'être aimé beau, bon et juste, lui apporte la force, la confiance, lui ôte ses peurs, majore la capacité qu'il a de se comprendre et de comprendre le monde.

Ti voglio bene

Je t'aime, « je te veux (du) bien ». Il n'est pas d'amour en effet qui ne veuille le *bien* de celui ou de celle qu'il aime. L'illustre déjà, de façon approximative, la relation pédérastique, érotique-éducative, qui dans la Grèce antique attachait l'*erastes* (l'amant, le plus âgé, « actif ») à l'*eromenos* (l'aimé, le plus jeune, « passif »), en ce qu'elle n'était pas séparable d'une idée de passation à l'aimé – lequel répondait par la *philia*, la gratitude, l'affection, l'admiration – de la vertu et de la sagesse, d'une transmission de patrimoine social, moral, politique, intellectuel. Mais cette « donation » n'est ni une *emprise* sur l'autre ni une *déposition* de soi. « Vouloir le bien » est un acte créateur, dont bénéficient (bien qu'ils ne le fassent pas *exprès pour* en bénéficier chacun) et le sujet aimant et la personne aimée, laquelle à son tour peut aimer celui ou celle qui l'aime. Vouloir le bien – et cela est plaisir, joie, excitation du corps et de l'esprit, advertance de ses propres possibilités « thaumaturgiques » –, c'est offrir gracieusement à l'autre la possibilité de transformer toute sa puissance en acte, de croire en ses capacités, de déceler des sources insoupçonnées de satisfaction, des occasions d'accroître l'élan de sa volonté et la pénétration de son intelligence. C'est en

cela que l'amour est comme une *divinité* sise en l'homme. En cela, aussi, qu'il alterne déceptions et nouveaux enthousiasmes, qu'il est tourment, inquiétude, tremblement (car le bien qu'il veut à l'autre n'est jamais assez grand, ou il *échappe toujours*), passe par les querelles, les crises de nerfs, les « je te quitte » et les retours, les cris et les chuchotements, et est en constante « négociation » non seulement avec les expectatives, les désirs, la volonté ou la nolonté de l'aimé, mais avec sa liberté et son souci de justice.

Aimer la beauté du corps ? Aimer la splendeur de l'âme ? On voit désormais que, s'il revient à « vouloir le bien » de l'autre, l'amour ne peut faire de telles distinctions, et mêle tout dans sa « fureur héroïque » (Giordano Bruno). Il n'est pas de sourire, de geste, de ride, de galbe d'une hanche, de pubis, de cicatrice sur le visage, de démarche lourde ou ailée, de soupir de l'aimé(e) que l'amant(e) ne puisse rattacher à un mouvement de l'âme, au reflet, à la promesse, à l'écho d'une qualité morale ou intellectuelle, d'un défaut. Il n'est pas de vertu ou de défaillance spirituelle, de courage, de patience, de joie, de pudeur, d'action charitable ou égoïste de l'aimé(e) que l'amant(e) ne puisse rattacher à un mouvement du corps, une façon de se tenir assis, de croquer une pomme, de balancer ses bras, de hurler, de susurrer, de se ronger les ongles ou de courir à perdre haleine. Aimer quelqu'un, c'est l'aimer tout entier, « corps et âme » comme on dit, c'est vouloir pour lui le bien et faire qu'il le veuille, lui faire du bien, avec le cœur, le corps, l'esprit, l'intelligence – et tout *donner* à cet effet.

Nietzsche, caustique, a moqué l'« épouvantable absurdité » de cet amour altruiste, et ri de ce qu'il dût exiger la mortification de l'égoïsme, la déflation, la déprise, la dépossession du moi. « Il faut avoir un moi solidement assis, être hardiment planté sur deux jambes, sinon il est absolument *impossible* d'aimer », dit-il dans *Ecce homo* (« Pourquoi j'écris de si bons livres », § 5). Il est vrai que l'effacement de soi prend parfois des formes insupportables : l'autoflagellation, la propension à s'attribuer toutes les culpabilités, la modestie même, quand elle supprime le *cas* que le moi fait

de lui-même, l'humiliation, si elle est volupté de l'abaissement… Mais un moi qui se remplit de lui-même et enfle est tout aussi hideux : au mieux, « solidement assis », il cherche toujours plus de confort, veut ses aises, et, ayant tout à portée de main, finit par ne plus pouvoir bouger, et engraisse ; au pire, plein d'arrogance, « hardiment planté sur deux jambes » comme un guerrier impavide, conscient de sa propre puissance, péremptoire, tranchant, il fait fi de tout scrupule pour asseoir sa domination, faire valoir ses raisons, ses propensions, ses caprices – aux dépens de tous et de qui que ce soit. Dans les deux cas, il est irrémédiablement seul, et ne peut aimer personne. L'amour est certainement extrémiste et « totalitaire », il aime jusqu'au bout, sans envisager sa propre fin, et aime tout de l'aimé. Mais le sujet n'est aimant que s'il ne se dépossède pas de lui-même jusqu'à l'humiliation, s'il ne s'enivre pas de lui-même jusqu'à l'arrogance. Il ne s'agit donc pas de lui trouver une place assise.

Car, pour l'amant, il s'agit d'*aller* au contraire, d'aller sans cesse entre richesse et pauvreté, comme l'Eros de Platon, d'amasser les biens les plus précieux pour les donner, et, une fois donnés, trouver la force d'en acquérir de nouveaux pour les donner encore. Le flux efférent de l'oblativité, comme disait Vladimir Jankélévitch, le porte vers l'aimé(e) sans que jamais ne soit abolie la distance qui l'en sépare, et le reflux de l'amour-propre le ramène aux alentours de soi, et, par là même, tel l'obstacle excitant l'effort, exalte, exhorte et exacerbe le désir de se relancer passionnément, encore et toujours, vers l'autre, toujours visé, toujours manqué. Celui qui aime rend soudain inopérant l'impératif du « moi d'abord ! », et pose ainsi l'exigence éthique. Parce qu'elle éloigne le regard de soi sur soi, une sorte de *pudeur* lui fait sentir, sinon comprendre, qu'une « seconde personne » vaut plus que tout, que rien n'est jamais assez *bien* pour elle, mais aussi que nul n'est « aimable » en soi, qu'à aimer on rend chacun capable de porter la loi morale. Quand on aime tout le monde, assurément on n'aime personne. Mais quand on aime une personne, on sait que tout le monde est digne d'amour, que chacun